

nement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges et des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage et d'intelligence, y feraient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osa pas même disputer un terrain dont la nature devait lui être si connue à une poignée de brigands que les écumés de l'Océan venaient de vomir sur ses rivages ?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui, renfermés dans une voiture publique, continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul, et qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous, parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur que le péril est moins attendu, que la sécurité était plus entière, et qu'elle avait duré plus long-temps. Or, c'était le cas des Péruviens. Ils vivaient sans inquiétude et sans trouble depuis plusieurs siècles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance et de l'étonnement ; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit

nombre discipliné, et que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devait être subjugué, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversaient n'auraient pas préparé ses fers.

Cet empire qui, selon les historiens espagnols, florissait depuis quatre siècles, avait été fondé par Manco-Capac et par sa femme Mama Oello, qui furent appelés incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvaient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jetés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisaient comme nous les années en trois cent soixante jours, et qu'ils avaient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices et les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition indienne. L'on a dit que la race des incas était plus blanche que les naturels du pays, et que plusieurs individus de la famille du souverain avaient de la barbe : or, on sait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'était une tradition généralement répandue dans le Pérou et transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendrait par mer

VI.
Origine, religion, gouvernement, mœurs et arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols.

des hommes barbus , avec des armes si supérieures , que rien ne pourrait leur résister.

S'il se trouvait quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourraient s'empêcher de convenir qu'il avait dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage et la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense , le législateur n'aurait-il pas donné aux sauvages qu'il rassemblerait quelque notion de l'écriture , quand lui-même il n'aurait pas su lire ? Ne les aurait-il pas formés à plusieurs de nos arts et de nos méthodes ? Ne leur aurait-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion ? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des incas , ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'était brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquait dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfans du soleil , envoyés par leur père pour rendre les hommes bons et heureux. Ils pensèrent sans doute que ce préjugé enflammerait l'âme des peuples qu'ils voulaient civiliser, élèverait leur courage et leur inspirerait plus d'amour pour leur patrie , plus de soumission aux lois.

C'était à des êtres nus , errans , sans culture , sans industrie , sans aucune de ces idées morales qui sont les premiers liens de l'union sociale , que ces discours étaient adressés. Quelques-uns

de ces barbares , que beaucoup d'autres imitèrent depuis , s'assemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cuzco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre , à semer des grains et des légumes , à se vêtir , à se loger. Oello montra aux Indiennes à filer , à tisser le coton et la laine ; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe , tous les arts de l'économie domestique.

L'astre du feu , qui dissipe les ténèbres qui couvrent la terre , qui tire le rideau de la nuit et étale subitement aux regards de l'homme étonné la scène la plus vaste , la plus auguste et la plus riante , que la gaité des animaux , le ramage des oiseaux , le cantique de l'être qui pense , saluent à son lever ; qui s'avance majestueusement au-dessus de leurs têtes , qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel ; dont le coucher replonge l'univers dans le silence et la tristesse ; qui caractérise les saisons et les climats ; qui forme et dissipe les orages ; qui allume la foudre et qui l'éteint ; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent , sur les forêts les pluies qui les nourrissent ; qui anime tout par sa chaleur , embellit tout par sa présence , et dont l'absence jette partout la langueur et la mort , le soleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet , quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme ignorant que son éclat éblouit , de l'homme reconnaissant qu'il comble

de bienfaits ? Son culte fut institué. On lui bâtit des temples, et on abolit les sacrifices humains.

Ce fut comme descendans du soleil que Manco Capac et ses successeurs régnèrent. Une si noble origine leur concilia toujours un respect qui tenait de l'adoration. On pensait ne pouvoir jamais rendre assez d'hommages à des êtres d'une nature supérieure. Cette conviction intime et générale leur assura un pouvoir sans bornes. Leurs volontés étaient censées les volontés du ciel même. La moindre résistance à leurs commandemens eût été un attentat contre la Divinité. Peut-être dans le cours de plusieurs siècles ne se trouva-t-il pas un seul Péruvien qui se permit un doute sur l'utilité ou sur la justice d'un ordre de son souverain. Pour perpétuer cet ordre de choses, les incas arrêterent que le sacerdoce resterait exclusivement à perpétuité dans leur famille ; ils arrêterent que leur sang ne serait jamais mêlé avec un autre sang ; ils arrêterent que leurs proches auraient tous un habit et des ornemens qui leur seraient propres ; ils arrêterent que le chef de l'empire ne se montrerait jamais en public qu'entouré de tout l'appareil que peut comporter le trône. Des honneurs barbares suivaient même sa mort, et la mort de ses agens les plus distingués. On immolait sur leur tombe un grand nombre de leurs domestiques, pour qu'ils pussent paraître dans un autre monde avec une dignité proportionnée

à la dignité qu'ils avaient eue dans celui qu'ils venaient de quitter.

Cet usage autoriserait à soupçonner qu'un gouvernement à la fois théocratique et despotique dut être cruel. Rien ne serait plus éloigné de la vérité. Sans être braves, sans être conduits par des princes ou des généraux habiles, les Péruviens furent conquérans, parce que dans leurs opérations militaires ils mettaient un ensemble que n'avaient pas les sauvages qu'ils attaquaient. Mais il y eut toujours peu de sang répandu dans le combat, et il n'y en eut jamais de versé après l'action. Jamais d'exactions, jamais de contributions, jamais d'humiliations. Les contrées asservies étaient sur-le-champ réunies au domaine de l'état, et leurs habitans mis en possession des mêmes droits dont jouissaient les anciens sujets. Il leur fallait seulement renoncer à leurs idoles et embrasser le culte du soleil.

Tant de modération durant et après la guerre devait faire espérer une législation pleine d'humanité. Celle du Pérou ne punissait de mort que l'homicide, le vol, l'adultère, et très-peu d'autres crimes.

La polygamie était défendue. Il n'était permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvait trop multiplier la race du soleil. Il les choisissait parmi les vierges consacrées au temple de Cuzco, qui étaient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnait qu'un jeune

homme qui commettrait une faute serait légèrement puni, mais que son père en serait responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veillait à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avait point d'indulgence pour l'oisiveté, regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avaient mis hors d'état de travailler étaient nourris par le public, mais avec l'obligation de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Tous les citoyens étaient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maisons, de fabriquer leurs instrumens d'agriculture. Chaque famille savait seule pourvoir à ses besoins.

Il était ordonné aux Péruviens de s'aimer, et tout les y portait. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui était d'aider quiconque avait besoin de secours; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, et distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devait régner dans les décuries où tout le monde s'inspirait mutuellement le respect des lois, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul tombaient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui était l'empire, tous ces usages entretenaient parmi les Péruviens la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit

de communauté, et substituaient autant qu'il est possible à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations, les vertus les plus sublimes et les plus aimables.

Elles étaient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étaient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portaient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues, que les Espagnols prétendaient avoir trouvées dans les temples du soleil, et qu'ils prirent pour des idoles, étaient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avaient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étaient encore les sujets ordinaires des poèmes composés par la famille des incas pour l'instruction des peuples.

Il y avait un autre genre de poème utile aux mœurs. On représentait à Cuzco, et peut-être ailleurs, des tragédies et des comédies. Les premières donnaient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, et des modèles de vertus publiques. Les comédies servaient d'instruction aux conditions inférieures, et leur enseignaient les vertus privées, et jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier était distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étaient confiées. Un officier supérieur avait la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions et les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millénaire, devaient rendre compte à celui-ci des bonnes et des mauvaises actions, solliciter le châtement et la récompense, avertir si l'on manquait de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendait compte au ministre de l'inca.

Rarement avait-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étaient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement était regardé comme un sacrilège, les règles ne devaient guère être transgressées. Lorsque ce malheur arrivait, les coupables allaient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secrètes, et demander à les expier. Ces peuples disaient aux Espagnols qu'il n'était jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étaient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'inca, et celle des peuples. Les premières se cultivaient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, et des soldats qui étaient à l'armée. Celles-ci se cultivaient immédiatement après celles

du soleil, et avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçaient ce travail; on le commençait et on le continuait au son des instrumens et en chantant des cantiques.

L'empereur ne levait aucun tribut, et n'exigeait de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit, déposé partout dans des magasins publics, suffisait à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissaient à l'entretien des prêtres et des temples, à tout ce qui concernait le culte religieux. Elles étaient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étaient entre les mains des particuliers, elles n'étaient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage variait continuellement, et se réglait avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composaient chaque famille. Les richesses se bornaient toujours au produit des champs dont l'état avait confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'élèverait jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verrait sur le globe que quelques sauvages errans et nus, vivant misérablement de fruits, de

racines; produit unique et borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivrait que pour lui-même. Le genre humain serait privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, et le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le système de quelques spéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, et surtout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir languï quelque temps dans la dépopulation et dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement parce que les incas, ne connaissant pas l'usage des impôts, et n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement, que des denrées en nature, dûrent chercher à les multiplier. Ils étaient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevaient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de soin pour les augmenter. Cette attention pouvait avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain; mais son patrimoine était si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'était pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser

l'autre. Les peuples, encouragés par ces commodités, qui laissaient peu de chose à faire à leur industrie, se livrèrent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat et de leurs consommations, rendait très-légers. Mais, malgré tous ces avantages; malgré la vigilance toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'élevèrent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auraient acquis les moyens de varier et d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncières, commercables, héréditaires, avaient aiguï leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or et de l'argent, ne connaissaient pas l'usage de la monnaie. Ils n'avaient pas proprement de commerce; et les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étaient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étaient dans la mémoire, et toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenaient leur religion et leur histoire par des cantiques, leurs devoirs et leurs professions par le travail et l'imitation.

Leur législation était sans doute imparfaite et très-bornée, puisqu'elle supposait le prince toujours juste et infaillible, et les magistrats intègres comme le prince; puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millénaire, tous ses préposés, pouvaient changer

à leur gré la destination des peines et des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les lois les plus sages, n'ayant aucun principe de stabilité, devaient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvaient dans l'ignorance absolue des monnaies d'or et d'argent; ignorance qui rendait impossible dans un despote péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvaient dans la constitution de l'empire, qui avait déterminé la quotité du revenu du souverain en déterminant la portion des terres qui lui appartenait. Ils se trouvaient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, et qui rendaient le peuple heureux et attaché à son gouvernement. Ils se trouvaient dans la force des opinions religieuses, qui faisaient de l'observation des lois un principe de conscience. Le despotisme des incas était ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain et les peuples, confiance qui était le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordait à tous ses sujets, et de l'intérêt sensible qu'ils avaient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jeter des nuages sur ce qu'on vient de dire des lois, des mœurs, du bonheur de l'an-

ciens Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde y avait-il quelque brigand assez éclairé pour inventer une fable si bien combinée? Y avait-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en aurait été capable? N'aurait-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiraient à sa nation dans l'univers entier? Ce roman n'aurait-il pas été contredit par une foule de témoins qui auraient vu le contraire de ce qu'on publiait avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, et de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de désirer.

Cessons donc, cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de souverains sages, ces générations d'hommes sans reproche. Déplorons le sort de ces peuples, et ne leur envious pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissaient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plus tôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou